

Littérature étrangère

Numéro 41, septembre–octobre–novembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19830ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (41), 35–53.

LE ROMAN D'OXFORD

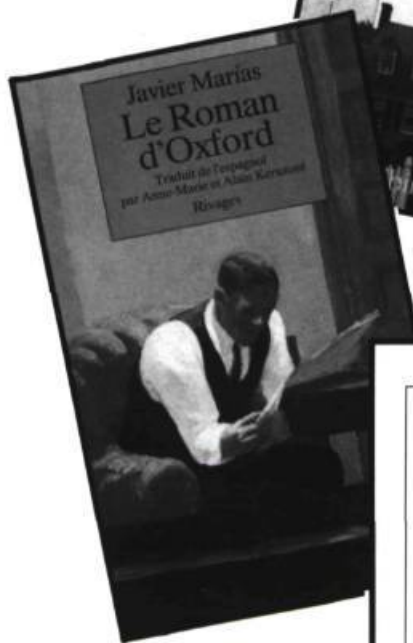
Javier Marias

Rivages, 1989 ; 24,95 \$

Une vision assez pessimiste d'Oxford. Un professeur de littérature espagnole raconte la « perturbation » qu'a été dans sa vie un séjour de deux ans dans la célèbre ville universitaire. Ce retour sur une existence un peu irréaliste — se sachant de passage, le narrateur a évité les attachements — lui fait revoir tous les personnages, pittoresques et étranges à la fois, qu'il a côtoyés dans « cette ville statique et conservée dans le sirop ». L'ami homosexuel qui mourra vieux à trente-huit ans, le professeur-espion convaincu d'en apprendre toujours plus tous les jours, la collègue-maîtresse manipulatrice mal adaptée dans ce milieu, l'économiste limité à un unique sujet de conversation, le fou de la guérite isolé dans ses mondes, d'autres encore. Galerie vraisemblable, si Oxford est vraiment l'univers étouffant de traditions et de protocole dont il fait le portrait.

L'auteur témoigne d'une prédilection certaine pour la digression à laquelle ses phrases généralement longues et nonchalantes conviennent tout à fait. Ses descriptions, qui sont d'un ironiste de première classe, et ses réflexions, nées au hasard du récit (la boîte à ordures comme mesure de nos œuvres, l'arrivée des clochards au printemps, l'impayable rituel des dîners hebdomadaires que sont les *high tables*), me ramenaient constamment au monde « sans qualités » de Robert Musil.

Ce que je retiens surtout, c'est le ton du roman qui dénote une certaine inquiétude. Le narrateur ne cherche pas un sens à la vie — ce serait ridicule ; plutôt l'art de vivre. Trop de personnes rencontrées ont épuisé leur stock de souvenirs, celui qu'on garde pour ses vieux jours ; trop de gestes



ont un air de déjà vu dans un monde standardisé jusque dans les sentiments. Une impression qui continue de le hanter même après avoir quitté Oxford, même de retour à Madrid, loin des « perturbations ».

Un livre passionnant sur la vie contemporaine où Oxford n'est en fin de compte qu'une sorte de microcosme. (Traduit de l'espagnol par Anne-Marie et Alain Keruzoré).

Maurice Arpin

MES COQUINS

Daniel Boulanger

Gallimard, 1990 ; 24,95 \$

Tout commence sur une note de flûte, au moment où Victor Sénevé, épris de Haendel et de liberté, est recueilli par une troupe de nomades colorés uniquement occupés de vivre au jour le jour. De villes en villages, ces joyeux lurons transportent leurs pénates et leur mendicité, accompagnés de leur nouvelle idole à la flûte d'argent. Pendant ce temps, Charles Sénevé, fils de l'autre, joue de la flûte à l'Opéra et s'ennuie à mourir. Il suivra bientôt les traces de son père



jusqu'à ce que madame Sénevé, épouse de l'un et mère de l'autre, se lasse de cette histoire et referme son grand cahier où sèche encore l'encre de ses derniers écrits. Que n'inventerait-elle pour parler de « ses coquins » ?

Il faut lire Daniel Boulanger pour le meilleur et pour le pire. Pour ces phrases finement ciselées dans le quotidien de Paris qui « a le teint d'une empoisonnée », pour cette grande tendresse envers tous les travers humains, ces faiblesses qui en font, justement, des humains. Mais cette douce folie, cette manie de la vignette enluminée, de l'anecdote savoureuse et de la narration au hasard qui font le charme de Boulanger, n'arrivent pas à faire décoller le récit, à emporter le lecteur vers cet univers de musique et de caresses. Sans compter que, trop souvent, les acrobaties poétiques cèdent le

pas à des aphorismes du genre « il m'a raconté son enfer, je suis devenu son paradis ».

Si madame Sénevé a un mérite, c'est celui de prendre conscience du fait qu'elle a encore à apprendre et qu'il ne suffit pas de s'inventer des coquins pour qu'ils prennent vie.

Christiane Lahaie

LE CINQUIÈME ENFANT

Doris Lessing

Albin Michel, 1990 ; 15,95 \$

Harriet et David, qui ont comme ambition commune de vivre en marge de la société moderne, se rencontrent lors d'une fête d'entreprise. Une histoire d'amour et d'eau fraîche débute aussitôt ; tous deux, blasés d'une vie axée sur la réussite salariale, désirent habiter une grande maison, en dehors de la ville, qu'ils peupleront d'autant d'enfants que la Providence leur en confiera, et qui deviendra, ils l'espèrent, le point de ralliement de toute la parenté. Les années passent, au même rythme que les enfants ; la vie s'écoule calme, féconde et paisible. Jusqu'au jour où Harriet devient enceinte pour la cinquième fois.

Un gène perdu est venu se loger dans l'utérus de Harriet, qui se retrouve, malgré elle, enceinte d'un vestige d'une race millénaire, d'un bébé d'une force incroyable qui la meurtrit de coups pendant tout le temps de la grossesse, d'un enfant tout à fait incapable de communiquer et d'aimer. Petit à petit, la vie de famille si douce se détériore et devient enfer ; la maison, jadis accueillante, sera d'abord désertée par la smala de tantes et de cousins qui y passaient les vacances de Noël, de Pâques et d'été, puis par les quatre premiers enfants de la famille, recueillis par les grands-parents, puis par David, qui ne trouve rien de mieux que de se tuer au travail. Restent Harriet et Ben.

Le cinquième enfant raconte le drame d'une mère qui a produit un être indésirable, ce qui n'a rien d'une fiction. Génitrice à jamais responsable des accidents, mais tout juste réceptacle des enfants *normaux*, qu'elle a pourtant aussi mis au monde, Harriet se sent criminelle de préserver la vie de Ben au détriment de l'harmonie familiale si laborieusement construite. Récit fantas-

tique qui ne l'est donc pas vraiment, qui montre la fragile limite entre la normalité et l'anormalité, entre le bonheur et le malheur, entre les bons et les méchants. Probablement fort troublant pour les parents d'enfants différents ; à proscrire au cours du troisième trimestre de la grossesse.

Anne Carrier

LES EFFROIS DE LA GLACE ET DES TÉNÈBRES

Christoph Ransmayr
Maren Sell, 1989 ; 24,95 \$

Livre-chronique, le roman de Christoph Ransmayr découle d'une fascination, voire d'une obsession, engendrée par ce « point de rencontre de lignes convergentes » (p. 37) : le pôle Nord. Une apologie servie par une écriture mélangeant lyrisme et mélancolie. Fouillant les archives, l'auteur utilise abondamment des extraits provenant de l'expédition Payer-Weyprecht qui, en 1873, découvrit la terre François-Joseph, petit archipel presque de glace, localisé à plus de 19 degrés de latitude nord.

À ces récits véridiques, l'auteur a superposé l'histoire fictive de Joseph Mazzini qui, un siècle plus tard, part sur les traces de cette expédition. Le roman devient alors un condensé des différents voyages : fragments de journaux de bord, illustrations d'époque, tableau montrant les multiples expéditions et leur destinée, conseils médicaux prodigués par Payer, etc.

L'aspect le plus intéressant du livre est ce parallèle entre les moyens et les façons de voyager. Mais face aux récits d'époque, le texte de Ransmayr fait pâle figure, ce qui est attribuable à un certain laconisme et à une forme plutôt simple de moralisme. Ce roman, qui se veut « un procès du passé, un examen attentif, une pesée, une supposition, un jeu avec les possibilités de la réalité »



(p. 189), s'enlise plutôt dans les thèmes communs du récit de voyage sans toutefois éveiller une forte impression de *présence*.

« Je suis un chroniqueur à qui il manque la consolation de la fin. » (p. 232) Christoph Ransmayr se retire sur ces mots, laissant l'envie d'aller voir le texte d'origine, parce que l'emprunt est toujours décevant.

André Girard

MARGUERITE DURAS

Gallimard, 1990 ; 42,95 \$

Il y a bien longtemps, Marguerite Duras écrivait de gros romans dans lesquels l'écriture n'avait pas à être une chose incompréhensible, obscure, inintelligible ; jeune encore, elle n'avait donc pas succombé à ses tics et à ses redondances.

Ces « romans des commencements », comme les appelle le texte quelque peu prétentieux du rabat de couverture, ont paru entre 1944 et 1954 et ont peut-être parmi les plus intéressants de la romancière. *Les impudents*, son premier roman, paraissait en 1943 chez Plon ; il ne fait pas partie des textes regroupés dans ce recueil de



la collection « Biblos », une (relativement) nouvelle collection décidément très belle. Tout de suite après, Duras nous donne *La vie tranquille* (1944) puis *Un barrage contre le Pacifique* (1950) : déjà un ton et une manière inimitables, l'Asie de l'enfance évoquée dans *L'amarant*, un « roman autobiographique », la présence de la mère, qui aura réellement passé une partie de sa vie à ériger des barrages contre l'océan, Joseph, le jeune frère de Duras, et l'amour ambigu, difficile, plus ou moins possible. *Le marin de Gibraltar* est l'histoire périlleuse — parce qu'a priori éminemment romanesque — d'une femme très belle, très seule et très désœuvrée, qui cherche, dans tous les ports du monde, le « marin de Gibraltar » qu'elle a connu jadis, et d'un homme désillusionné. La suite ne se raconte pas. Dans *Les petits chevaux de Tarquinia* (1953), c'est en-

core la chaleur, la mer et les bateaux ; *Des journées entières dans les arbres* (1954), enfin, contient aussi quatre autres brefs récits, très beaux.

On serait tenté de voir en ces romans, que Marguerite Duras a plus tard plus ou moins reniés, les trouvant trop explicites et bavards, comme la genèse d'une œuvre. Il s'agit plutôt d'une belle découverte : celle du temps où Duras ne semblait pas encore se jouer du lecteur. Ces récits presque oubliés nous emmènent loin, vers quelques-uns de ces *Autres* retranchés dans la douleur, dans l'obsession passionnée, dans la difficulté et la véracité de l'amour. Ce sont ces zones tourmentées que déjà, au tout début, Marguerite Duras explorait.

Francine Bordeleau

LA COULEUR DU DESTIN

Fruttero & Lucentini
Seuil, 1990 ; 24,95 \$

Trois récits, deux auteurs, trois signatures. On pourrait épiloguer sur cette triade, sur ce « duo diabolique » comme on a déjà surnommé Fruttero & Lucentini, mais ce serait distraire de l'essentiel, des textes qui composent ce livre, présentés dans l'ordre chronologique d'écriture.

Ce qui frappe d'emblée dans ces trois récits c'est le caractère fortement italien non seulement des lieux mis en scène (Rome, la Toscane, Milan), mais des personnages eux-mêmes. Tout comme dans les nouvelles de Buzzati ou les films de Fellini, on n'imagine pas les personnages autres qu'italiens, bien que rien dans leurs faits et gestes ne les *nationalise* vraiment. Simple-ment, il y a dans leur manière d'être quelque chose qui ne peut être qu'italien. L'homme à tout faire du bordel romain de « Ruines avec figures » ne pourrait pas être français, espagnol ou allemand. Il en est de même du personnage central du récit éponyme qui traverse Milan en métro et ne se fait plus d'illusion sur son propre sort : « Il sait que d'autres sont en train de décider pour lui, même s'ils n'ont pas encore décidé, et que son destin de toute façon est fixé. » (p. 151)

Il y a une symbiose quasi parfaite entre les personnages et les lieux dans lesquels ils

évoluent ; le rythme épouse également la progression et le motif dramatique qui se dessine dans chaque cas (« Je te trouve un peu pâle » est à ce titre la nouvelle la plus réussie). Et cela, cette correspondance intime entre acteurs, décor, rythme et action, vient souligner, accentuer la couleur toute particulière des trois récits. Comme si le quotidien de chacun des personnages était investi de ce qu'il ne parvient pas à cerner, à comprendre ; comme si chacun de leurs gestes, chacune de leurs pensées répondaient à une exigence autre. L'aspect tragique de ces récits — le caractère inéluctable du destin demeure le dénominateur commun du recueil — est ici atténué, adouci par un humour sans lequel le passage d'un texte à l'autre serait sans doute périlleux.

Jean-Paul Beaumier

**À LA RECHERCHE DE
« MELANCHOLY BABY »
(SUR L'AMÉRIQUE)
Vassili Axionov
Gallimard, 1990 ; 29,95 \$**

Dans le sillage des Maxime Gorki, Boris Pilniak et Vladimir Maïakovski, le romancier soviétique Vassili Axionov, maintenant exilé aux États-Unis, pose à son tour son regard sur l'Amérique. Force est de constater qu'entre Axionov et ses prédécesseurs, il y a toute la distance qui sépare, à l'égard de l'expérience soviétique, le désenchantement des années 80 de l'idéalisme révolutionnaire du début du siècle, l'un et l'autre indissociables d'une mise en balance idéologique de la réalité américaine. Au point de croire que pour eux l'Amérique n'est jamais autre chose que l'envers ou l'endroit de l'Union soviétique. Ainsi, quand Gorki témoigne de son irritation en appelant New York « la ville du diable jaune » et en qualifiant le jazz de « musique de gros », tandis que Pilniak sombre plus franchement dans un antiaméricanisme confinant à l'absolu et que Maïakovski voit dans les États-Unis la dernière « forteresse du capitalisme », Vassili Axionov ne tarit pas d'éloges sur son pays d'adoption, ce qu'au demeurant lui permet — ou lui impose ? — sa condition d'exilé.



Il existe néanmoins, au delà de ce clivage apparent, une continuité entre les écrivains cités, faite sans doute de ce mélange de fougue et de passion, d'intelligence acérée et d'esprit métaphysique, qui participe peu ou prou de ce qu'on nomme *l'âme slave*. Ainsi, le fait qu'Axionov articule l'essentiel de son propos autour de l'amour de l'Amérique devient à la rigueur indifférent. Ce qui importe pour lui, c'est de rendre intelligible le réel américain, et de le faire au besoin avec rage, ce qui explique d'ailleurs ce sens de l'ironie et de la formule-choc qui habite le livre tout entier. Quand il écrit que « New York ressemble à un mec qui soigne sa coiffure et ignore l'usage du papier hygiénique » (p. 29), ou que le cinéma américain des années 50 représentait pour les Soviétiques « une fenêtre ouverte sur le monde depuis l'antre stalinien puant » (p. 23), Axionov témoigne de ce langage cru, de ce refus de la mesure qui découlent de sa propre expérience du socialisme *réel*, et de son dégoût envers ce dernier. Il ne cède ainsi jamais aux courants idéologiques qui traversent une large part de notre société, qu'il s'agisse de l'idéalisme des pacifistes occidentaux, « qui dégage on ne sait quelle odeur malpropre » (p. 69), ou de l'insignifiance des idées qui animent selon lui les gauchistes américains. Résultat : le lecteur sera parfois choqué de voir ses propres conceptions de l'Occident impitoyablement battues en brèche, ou de se retrouver tout à coup en présence d'un manifeste en faveur du capitalisme et de l'inégalité : « À ce qu'il me semble, la société américaine est basée sur le

principe de l'inégalité bienfaisante. Mes convictions réactionnaires sont allées si loin que je chante les louanges de l'inégalité ». (p. 43) Néanmoins, ce besoin de choquer, de bouleverser les idées reçues est tempéré par l'humour grinçant qui depuis Gogol semble caractériser les romanciers russes : « L'hiver, au Michigan, se différencie peu de l'hiver russe ; c'est curieux que dans cet État l'on n'ait pas encore institué le communisme » (p. 47). Enfin, il faut avouer que ce journal de l'exil, qui se double d'un roman en gestation, présente une vision résolument nouvelle de l'Amérique et du foisonnement qui contribue à son dynamisme : les pages qui sont consacrées au sport, à la révolution sexuelle, au règne de la technique, et surtout à la littérature américaine, s'avèrent dans cette perspective du plus grand intérêt.

Jean Morency

**LIBRES MÉMOIRES
Henriette Nizan
en collaboration avec
Marie-José Jaubert
Robert Laffont, 1989 ; 32,90 \$**

Avec une aisance qui fait regretter qu'elle ne soit jamais devenue romancière et sans se retourner pour analyser ni se justifier, Henriette Nizan, la veuve de l'écrivain français Paul Nizan, nous fait vivre son vingtième siècle. D'abord une enfance et une jeunesse choyées au sein de la bourgeoisie parisienne. Privilégiant le détail, qu'il s'agisse d'évoquer une atmosphère particulière, de décrire les toilettes du début du siècle ou de s'arrêter un instant sur les habitudes et les mœurs de l'époque, « Rirette » montre que cette classe sociale « n'était pas aussi ennuyeuse et grotesque, tant s'en faut, » que la littérature voudrait le laisser croire.

Ensuite il y a le grand amour avec Nizan, essayiste, romancier, journaliste — sûrement parmi les intellectuels du siècle, le mieux connu des démissionnaires du Parti communiste français — qui devait mourir au début de la guerre au cours de la retraite de Dunkerque. (Ceux qui connaissent son œuvre, notamment la correspondance publiée chez Maspéro en 1967, seront enchantés d'y trouver les versions non



tronquées de certaines lettres qu'une gauche soucieuse de le présenter en révolutionnaire pur et dur ne pouvait publier intégralement à l'époque : c'est d'une impudeur qui l'humanise.)

Henriette Nizan a pu observer l'intelligentsia française à sa guise, ce qui nous vaut de savoureux portraits ainsi que des évocations mi-nostalgiques, mi-ironiques de l'effervescence révolutionnaire du Front populaire.

Sa vie, c'est aussi beaucoup de voyages, beaucoup de rencontres. 1934 : une année en U.R.S.S. : elle côtoie certains artistes russes qui plus tard mourront victimes du règne de Staline. Au début de l'occupation, pressentant que les choses empireraient pour les juifs européens, elle quitte la France et s'installe aux États-Unis avec sa famille. À New York, elle se mêle à la *colonie* des écrivains et artistes européens qui fuyaient les persécutions nazies. Plus tard, elle doublera des films à Hollywood ; parmi ses nombreuses connaissances : Buster Keaton, Éric von Stroheim. Le Paris du retour — sinistre après le génocide qui avait emporté plusieurs membres de sa famille — la voit journaliste et traductrice, fréquentant les personnalités intellectuelles et artistiques, véritablement engagée dans son temps.

Le quatrième de couverture annonce : « Une aventure. Une vie menée tambour battant, passionnément partagée avec des hommes exceptionnels ! » C'est vrai ! Mais il y a plus. Une certaine déception est au principe des *Libres mémoires*. Plusieurs indices dans le texte ▶

me font croire qu'Henriette Nizan n'a pas vécu le tiers de ce qu'elle aurait voulu vivre. Sa condition de femme, à une époque où le veuvage avait son protocole, il lui fallut bien du courage pour l'assumer sans en être étouffée.

Maurice Arpin

LA NÈGRESSSE À L'ENFANT

Leïla Sebbar
Syros-Alternatives, 1990 ;
19,95 \$

Les huit nouvelles de *La négresse à l'enfant* s'attardent au choc des cultures. Des races, des nationalités, des coutumes, des croyances différentes sont confrontées aux heurs et malheurs de la coexistence. Si l'auteure n'abusait pas de certains procédés d'écriture, le tout pourrait plaire.

Les textes s'ouvrent et se terminent dans le même espace-temps. Entre la première et la dernière page, le lecteur devient le personnage principal qui raconte les morceaux déterminants de son histoire. Mais cette histoire a — simple impression peut-être — la prétention de mettre le doigt sur quelque chose d'universel à tous les êtres déracinés. Ce qui n'est cependant pas une impression, c'est l'indistinctif alignement des pronoms, qui défilent sans que l'on sache trop de qui il s'agit vraiment. On l'aura compris : les personnes se dédoublent et se confondent pour démontrer le ridicule de la distinction — et de la discrimination — basée sur la seule différence d'origine. Mais, justement, ça se comprend sans qu'on insiste.

Leïla Sebbar s'amuse aussi à employer des constructions de phrases singulières, parfois enfantines (négations sans le *ne*, expressions du genre « c'est normal une maison » parfois recherchées, souvent de lecture ardue (phrases extraordinairement longues). L'auteure joue avec les mots, s'amuse à dé-

crire moins les choses et les événements que des souvenirs de situations, de dialogues, évidemment rapportés à la forme indirecte, d'émotions volontairement étrangères à la majorité des gens. Beaucoup d'odeurs, d'ambiances, de peaux diversement colorées qui baignent dans une eau commune à tous les habitants de la terre. Avis aux littéraires avides de Bachelard : la clé, c'est l'eau et les rêves, et savourez les détresses de la nounou négresse à l'enfant blanc.

Anne Carrier

ÉLOGE DE LA MARÂTRE

Mario Vargas Llosa
Gallimard, 1990 ; 29,95 \$

Comment, en lisant le dernier Vargas Llosa, ne pas songer au *Miroir de la tauromachie* de Michel Leiris, livre dont Bataille disait qu'il établissait un lien fondamental entre l'érotisme et la contemplation poétique ? Il suffit en effet de retenir la dernière phrase de l'épigraphe : « La beauté est un vice, merveilleux, de la forme. » (Cesar Moro), pour comprendre que l'*Éloge de la marâtre* nous convie à un festin

des sens au cours duquel l'esthétique surgit des failles de l'éthique et le politique des imperfections de la volonté. C'est pourquoi l'impossible est ici la loi de la sagesse.

Trois personnages se partagent la scène. Le directeur d'une compagnie d'assurances de Lima, don Rigoberto, explore sa sensualité avec doña Lucrecia, sa seconde femme. Mais Alfonsito, le très jeune fils de don Rigoberto, pervertit cette relation en attirant la femme de son père sybarite dans les filets de sa précoce puberté. Aveuglé par la passion et par ses rituels hygiéniques, son père n'y voit que du feu jusqu'au moment où le petit ange aux proportions parfaites lui fait lire l'éloge qu'il a consacré à doña Lucrecia, texte qui décrit en détail leur commune impudicité. Le mari trompé chasse alors sa femme du temple de l'amour sans

comprendre que le vrai coupable est en réalité son fils.

Roman libertin, donc, ponctué par des tableaux de Jordaens, de Boucher, du Titien et de Fra Angelico, tableaux qui matérialisent le devenir historique de la luxure. Doña Lucrecia emprunte alors les attributs sensuels de Lucrèce, femme du roi ludien Candaule, de Diane, de Venus et de la Vierge. Deux œuvres — celles de Bacon et de Szyzio — viennent toutefois rompre l'harmonie des maîtres de la grâce. Par elles s'introduisent une monstruosité et une abstraction telles que la divine proportion des corps et de la langue perd ses canons et se trouve projetée dans l'univers de la démesure.

En répertoriant de manière ironique la plupart des clichés du genre érotique, Vargas Llosa effectue une « descente à la crasse » qui situe la jouissance entre la raison et l'immaturité. Peut-être est-ce là une façon de conquérir la souveraineté.

Michel Peterson

GILGAMESH, ROI D'OUROUK
Robert Silverberg
L'Atalante, 1990 ; 25,95 \$

La plus vieille histoire connue aura fait couler beaucoup d'encre à force d'être traduite, reproduite et adaptée dans tous les sens. Des traductions adaptées, je garderai en mémoire celle de Jean Marcel, publiée chez VLB, une œuvre d'amour et de précision. Des reprises, je choisis le *Gilgamesh* de Robert Silverberg, l'un des maîtres de la science-fiction américaine contemporaine.

Reprenant intégralement l'œuvre anonyme, Silverberg la débarrasse de tout son décor légendaire et merveilleux afin de reconstituer la vie d'un homme hors du commun — d'un archétype, pourrait-on dire. Dès lors, le *Gilgamesh* de Silverberg, de par la magie de l'auteur, devient une ode à la vie chantée par le plus grand des vivants.

La qualité de la prose de Silverberg, qu'influence le ton de l'époque d'origine, alliée à ses dons de compréhension de l'âme humaine, font de ce livre — dont le cœur nous vient du fond des âges — une somme majestueuse qui dépasse en beauté la majorité des écrits



contemporains. Car, comme l'auteur le fera dire à Gilgamesh dans le second livre qu'il lui consacre, *Jusqu'aux portes de la vie*, les Hommes de son époque étaient les vrais Hommes, à peine sortis du giron des Dieux, pas encore déformés...

À ceux qui connaissent bien le *Chant de Gilgamesh*, la version Silverberg fera redécouvrir la prodigieuse importance de ce texte. Aux autres, *Gilgamesh, roi d'Ourouk* dévoilera ce qui se cache derrière les enjolivements des légendes : des femmes et des hommes complets, plus grands que nature.

Jean Pettigrew

VOYAGE DE NOCES

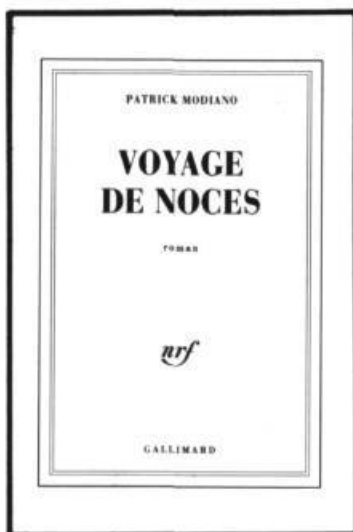
Patrick Modiano

Gallimard, 1990 ; 19,95 \$

Comme dans son roman précédent, *Vestiaire de l'enfance*, Patrick Modiano cède ici la plume en toute liberté et complicité à un narrateur. Au tracé du texte, ce narrateur ramène au jour, avec l'obstination de l'amnésique, des bribes de souvenirs ; il reconstitue la trame de vie qu'un entrefilet paru dans un journal milanais a jetée en pâture à son imagination. C'est allongé sur la couchette d'un train qu'il apprend ainsi qu'une femme qu'il a connue et rencontrée quelquefois, a mis fin à ses jours dans un hôtel où il était descendu.

Pour Patrick Modiano, cet espace de fait suffit à mettre en branle le cours sinueux de la mémoire qui donne une structure au passé. Pour mieux reconstruire ce passé à partir de ce qu'il retrace, le narrateur abandonne tout : métier, femme, amis. Il choisit de « disparaître » dans un quartier de Paris, de partir à la recherche des lieux et des objets tangibles où s'est instauré le souvenir, le pourchassant comme pour mieux en cerner le drame.

Au fil du récit, on apprendra, par bribes et par enchaînements brouillons, que cette femme, Ingrid Teyrsen, est une juive qu'un inconnu a sauvée des purges antisémites pendant le siège de Paris en 1942. Mais c'est la recherche du narrateur qui importe avant tout à l'auteur. Elle lui permet de démontrer combien la mémoire constitue le terreau privilégié de l'acte de création : la mé-



moire comme prise en compte du passé qui se contente de graver les faits au plus intime de l'humain pour, le temps voulu, faire renaître les gestes et les émotions. La mémoire, cette façon d'être ailleurs et en soi, de vivre ce qu'on n'a fait qu'effleurer par manque d'attention au moment présent.

D'un récit à l'autre, Patrick Modiano construit une fiction énigmatique où toute la démarche d'écriture reprend, pour les rendre dans une trame romanesque pointilliste, les formes d'un geste, d'un acte, de l'expression d'un regard. Ces indices, assemblés, délimitent les contours d'une aventure humaine.

Reine Bélanger

LE RIVAGE DES ADIEUX

Catherine Hermaty-Vieille
Pygmalion/Gérard Watelet,
1990 ; 29,95 \$

En l'espace de quelques mois, et dans le seul monde de l'édition francophone, on a publié au moins cinq livres consacrés à l'histoire de Tristan et Iseult : dans le Livre de Poche, une nouvelle édition de poèmes français auxquels on a adjoint une traduction de la saga norroise ; deux études, *Le gant de verre* de Philippe Walter et *Du philtre au Graal* de Jacques Ribard ; deux autres réécritures, le déplorable *Triste-homme et Esseulée* de Richard Ramsay et *Le rivage des adieux* de Catherine Hermaty-Vieille. Comment comprendre la pérennité d'une histoire d'emblée vouée à l'échec puisqu'elle prenait le parti d'une illusion, l'amour éternel ? Comment expliquer par ailleurs que les reconstitutions soient plus souvent qu'autrement décevantes, voire ratées ?

Cela est probablement dû à certaines composantes des textes médiévaux. Le narrateur y faisait une large utilisation d'éléments mythologiques, folkloriques et merveilleux fort répandus, ce qui lui permettait de rassurer son auditoire et de lui rendre acceptables des situations qui dans la réalité ne l'étaient pas du tout. C'est ainsi que grâce à la mise en place d'une dialectique spécieuse et subversive, il parvenait à faire prévaloir l'amour-passion contre le mariage de raison, menaçant ainsi le système féodal dans ses fondements mêmes. Et surtout, il nous montrait Tristan et Iseult comme des archétypes : n'étant pas individualisés ils devenaient — et le resteront — des écrans sur lesquels l'auditeur ou le lecteur pourra se projeter, des abstractions dans lesquelles il aura la possibilité de s'incarner.

Madame Hermaty-Vieille, même si elle suit d'assez près les textes anciens, a surtout cherché à rendre l'histoire agréable et vraisemblable à l'amateur de best-sellers. Pour ce faire, elle a ajouté ici et là quelques courtes scènes de son cru, elle s'est attardée sur cer-

tains épisodes et en a écourté d'autres. Elle a également cru bon de réduire au minimum l'utilisation du merveilleux, d'évacuer la dimension socio-politique et de camper des personnages réduits à leurs caractéristiques personnelles. Les conséquences d'un tel exercice nous apparaissent fâcheuses : le livre est terne, car vidé de sa substance première, de cette magie dont sont toujours chargés les grands textes originaux.

Maurice Pouliot



Les Éditions du Préambule



234 pages / ISBN: 2-89133-110-3
25,00\$

L'AVORTEMENT:

Enjeux politiques

Michel Schooyans

L'Homme est-il la mesure de toute chose? Peut-on gérer la vie comme on gère un matériau? L'auteur analyse les fondements éthiques et politiques des idéologies qui prétendent légitimer la libéralisation de l'avortement. D'inspiration nettement scientiste ces idéologies sont au service d'un dessein qui vise à planifier la production qualitative et quantitative des hommes selon des critères d'intérêt, de convenance ou d'utilité.

Collection Essais

Le Préambule

169, rue Labonté, Longueuil (Québec) J4H 2P6
Tél.: (514) 651-3646 Fax.: (514) 651-0378

LE POÈME DES LUNATIQUES Ermanno Cavazzoni P.O.L., 1990 ; 34,00 \$

Peu de gens savent qu'au fond des puits flottent des bouteilles qui contiennent les discours du monde ; que certaines villes ne sont que des façades de carton-pâte derrière lesquelles les comédiens jouent la vie. À la recherche du sens caché des choses, un homme part à la rencontre des non-dits et entreprend, le temps d'un mois lunaire, sa lecture particulière du monde. Décodeur éclairé de la grande conspiration qu'entre-tiennent les signes, ou fou lunatique et illusionné dans sa compréhension des réalités ordinaires, qui saurait le dire, car le lecteur, au fil des narrations étranges de ces mystères humains et divins, ne peut qu'admettre le pouvoir mystificateur du discours.

Ce qui, par l'insolite des mondes visités pourrait être un récit fantastique, devient ainsi un chassé-croisé discursif entre les vérités et les illusions. Proche parent du *Pendule de Foucault* de Éco, ce poème est tout autant que lui une vaste enquête sémiotique ; peut-être moins logique et davantage marquée par les limites qui peuvent piéger tout sujet. Cette enquête concourt à la découverte des conjurations qui s'ourdissent en secret et à la réécriture d'une juste géographie des territoires de l'imaginaire. « Ce sont les discours qu'on tient qui font que le monde existe, disait Cavazzoni en entrevue. Le livre et la vie se ressemblent, ils relèvent d'un même chaos auquel les mots ne donnent pas un sens mais, sûrement, une direction. »

C'est cette lecture, décalée de la réalité, ce regard oblique posé sur la vie, qui ont séduit Fellini, qui a fait du *Poème des lunatiques* l'inspiration de son dernier film, *La voce della luna*. Entreprise difficile à imaginer à la lecture du roman,



tant les histoires racontées semblent des créations du discours, tant la fiction — ou la réalité — est ici subjective : mais c'est sans doute la fascination inévitable — et le plaisir — que tout cela entraîne qui conduira à s'intéresser à la fois au film et au livre, comme autant « d'animaux différents » (Cavazzoni).

Nicole Fortin

LA MACHINE René Belletto P.O.L., 1990 ; 22,95 \$

Le Belletto nouveau était très attendu à la rédaction, après ce que l'auteur nous en avait dit lors de l'entrevue qu'il nous accordait l'automne dernier. Et c'est avec un peu d'appréhension que j'abordais *La machine*, les livres trop attendus étant peut-être les plus susceptibles de décevoir... Autant prévenir tout de suite les fans de *L'enfer*, de *Sur la terre comme au ciel* et du *Revenant* : ils ne retrouveront pas le ton ironique, le goût de l'hyperbole qui caractérisaient la trilogie lyonnaise. Belletto a le goût du risque et ne craint pas les virages stylistiques. Très sobrement cette fois, il met en scène une histoire horrible

(cœurs sensibles, s'abstenir) sur le thème pourtant éculé du savant fou.

Un psychiatre invente un « psycho-ordinateur » qui permet d'échanger la substance cérébrale de deux individus ; désireux de comprendre la folie en l'éprouvant de l'intérieur, il teste personnellement sa machine avec l'un de ses patients, poignardeur de femmes à temps perdu — bonjour le transfert ! J'ai eu du mal à transcender ce rocambolesque départ ; difficile pour un romancier de décrire sérieusement, sans distance, une telle machine sans faire décrocher le lecteur. Mais difficile pour ce dernier de résister à la suite, un duel implacable entre les deux hommes, l'un pressé de retrouver son identité, l'autre surtout désireux de quitter son corps d'emprunt, pour une raison que je ne dévoilerai pas ! Suivant les lois du genre, les

catastrophes s'enchaînent et le savant génial, pour n'avoir pas assez médité les conséquences ultimes de sa réussite, sera aussi cruellement châtié par le sort que tous les autres voleurs de feu.

Bien sûr, au-delà de l'anecdote, se rejoue en ces pages l'éternel et meurtrier combat des forces conscientes et inconscientes. Mais le texte est porteur d'enjeux plus graves encore par sa représentation allégorique de l'écriture, de la lutte vampirique de l'art et de la vie. Lutte sanglante, à mort, qui donne au livre sa puissance et génère l'effroi qui saisit véritablement le lecteur. C'est en cela que Belletto nous livre avec *La machine* son roman le plus concentré, le plus fort.

Marty Laforest

LES VIES DE LOULOU Almudena Grandes Albin Michel, 1990 ; 19,95 \$

Pendant que les hommes n'en finissent plus d'écrire sur le sida, les femmes, me semble-t-il, (ré)investissent la littérature érotique. Avec un bonheur du reste bien inégal, comme en font foi ces mièvreries du cru écrites par Charlotte Boisjoli (*Jacinthe*) et Diane Boissonneault (*Lili Gulliver*), et de toute évidence destinées à susciter des semblants de sensations chez de jeunes personnes impubères.

Les vies de Loulou, premier roman d'une Espagnole de 30 ans jusqu'alors inconnue au bataillon mais qui, selon la note de l'éditeur fait un malheur dans son pays natal, se situe complètement ailleurs. Ce récit de l'initiation érotique d'une très jeune femme par un mari d'âge plutôt mûr évoquant tout à la fois le frère aîné et le père, rappelle irrésistiblement le célèbre *Histoire d'O* de Pauline Réage : même soumission à l'époux, même progression dans la réalisation des fantasmes sexuels (d'ailleurs sont-ils bien ceux de Maria Louisa dite Loulou ou du mari Pablo ?), semblable descente dans le « Voyage au bout de la nuit » du corps vu comme une prodigieuse béance et un agglomérat de membranes ayant de la difficulté à faire sens. Mais cette *Histoire d'O* est résolument moderne, contemporaine. Terrorisée à l'idée de rester « une fillette éternelle, mais pas une

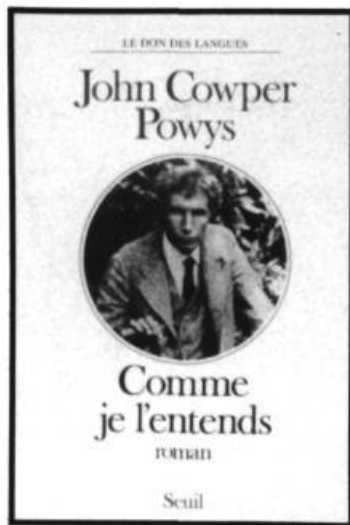
belle petite fille de douze ans (...), plutôt un pauvre monstre de soixante-six ans, accablé par la malédiction d'une enfance qui n'en finissait jamais», Loulou quitte Pablo, mais elle qui, déjà, avait fait de la chasse aux travestis l'un de ses «jeux favoris», continue de chercher pour ses plaisirs des mises en scène de plus en plus élaborées comme s'immiscer dans un couple gay, de payer au prix fort le droit de s'interposer entre deux hommes et de copuler avec des types qui, hormis l'argent, n'éprouvent pour les femmes aucune espèce d'intérêt. Ce n'est pourtant là que l'une des étapes de la vie érotique de Loulou, la limite ultime étant, comme dans tout récit d'initiation soucieux de respecter les lois du genre, un sadomasochisme proche de la mort.

Ce roman sordide absolument, dans lequel les châteaux clos de Pauline Réage, voire de Donatien de Sade, sont remplacés par la rue dont les habitants ne sont plus que sexes, m'apparaît paradoxalement comme une vraie bénédiction. Moderne, habile avec l'écriture et ses effets, Almudena Grandes a eu le souci de produire une réflexion sur l'érotisme et là se trouve sans doute le grand intérêt d'un roman qui, s'il explore une matière que d'aucuns jugeront discutable et suspecte, contemporanéise en quelque sorte le genre érotique. Une intelligence et un talent certains se révèlent ici, reste à savoir si *Les vies de Loulou*, récit aussi choquant qu'excitant, d'une impudeur parfois difficilement supportable et dispensateur d'une étrange morale, n'est qu'un accident de parcours.

Francine Bordeleau

COMME JE L'ENTENDS John Cowper Powys Seuil, 1989 ; 31,95 \$

Comme le temps passe vite ! Et les auteurs appelés à disparaître passent comme des trains à grande vitesse. N'essayez pas de retenir Powys dont on dit tant de bien autour de 1916 ou, sinon, si vous le retenez, le rappelez, que ce ne soit qu'à titre de référence à un style mal déguangé de son époque... et obsédé du Moi tellement qu'il ne fait que parler de lui, de ses états d'âme, qu'il



n'aperçoit et ne vit ses amours qu'afin de servir son propre autel, de s'élever une statue à la stature du Commandeur.

Il était beau et point avare d'effets de manches. Il avait tant aimé une danseuse que vous aussi auriez aimée, il allait pourchasser une Nelly à la manière d'un Pardaillan privé de péripéties. Monsieur est un fâcheux, un jaloux, qui pratique honnêtement le culte du surhomme, la coquetterie macho, qui a emprunté jusqu'à l'idée d'avant-garde qu'il est moderne. Il oublie de mettre son style à jour comme d'autres omettent de changer de chemise tant qu'elle reste portable. Vieux style ! Vieux tweed ! Un conservateur ému qui n'a rien compris à ce qui lui arrive.

Seuil, après tant d'autres éditeurs, nous ressort cette momie-là et nous le sert comme caviar. À vous déguster du luxe !

Jean Lefebvre

BALTIQUES ET AUTRES POÈMES Tomas Tranströmer Le Castor Astral/Écrits des Forges, 1989 ; 10,00 \$

Quelle joie de découvrir un poète de la trempe de Tomas Tranströmer ! Un poète inconnu pourtant déjà traduit en trente langues à travers le monde. Un poète formidable qu'on peut lire maintenant en français grâce à ce même Jacques Outin qui nous avait permis, il y a quelques années, de faire connaissance avec la poésie suédoise contemporaine (Le Castor Astral).

Un peu bizarrement, l'éditeur a cru nécessaire, cette fois, de nous préciser par la bouche

de Joseph Brodsky (Prix Nobel de littérature) que nous avons bien affaire ici à un poète « de première importance, d'une incroyable intelligence », Brodsky avouant même lui avoir emprunté quelques métaphores... !

Oublions ces facéties éditoriales et plongeons tout de go dans Tranströmer (né en 1931) dont la poésie se défend, Dieu merci !, très bien toute seule. Vivante et précise, parsemée de moments inoubliables, on a l'impression de l'entendre se réciter elle-même, cette poésie : « Je suis sous les étoiles / et sens que le monde entre / et ressort de mon manteau / comme d'une fourmilière ». (p. 21)

À chaque poème se renouvelle le plaisir de découvrir un grand poète ; une voix « étrangement instable » qui nous invite à « marcher la tête haute » même si « l'hiver a été difficile » parce que « c'est l'été maintenant » et « qu'un souvenir d'Afrique [lui] revient en mémoire » (p. 42).

Dans cette anthologie, où a été regroupé un choix important de textes publiés entre 1966 et 1989, pas un poème de trop, et beaucoup de poèmes devant lesquels on demeure pantois, tellement ils réveillent en nous d'images et de souvenirs qu'on croyait perdus.

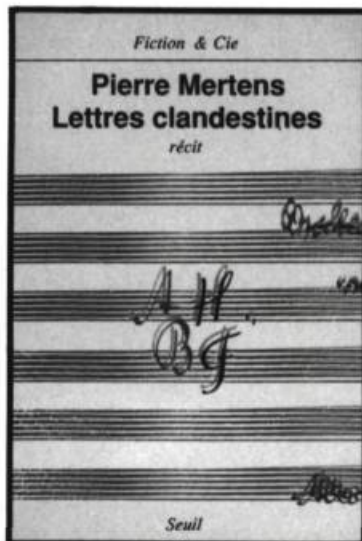
En les lisant, notre joie, on voudrait pouvoir la traduire en trente langues, elle aussi, tant cette arrivée de Tranströmer en français nous paraît bienvenue, en ces années de disette.

François Mailhot

LETTRES CLANDESTINES Pierre Mertens Seuil, 1990 ; 14,95 \$

En 1987, quand parut *Les éblouissements*, on s'est interrogé : était-ce la vraie biographie de Gottfried Benn, ou le fruit de l'imagination d'un romancier qui endosse les tourments de ce médecin-poète allemand ayant adhéré au nazisme dans les années trente ?

La même question se pose aujourd'hui alors que l'auteur nous livre une longue méditation d'Alban Berg, bien connu pour son apport à la musique dodécaphonique, qui mourait à Vienne, en 1935, quelques jours avant Noël, à l'âge de 50 ans. On y découvre un homme qui a souvent douté de



lui, qui est resté fidèle à Hélène et amoureux d'Hanna... mais pourquoi « raconter » puisque tout est dit dans sa musique, en particulier dans la *Suite lyrique pour quatuor à cordes* (1926).

En postface, Pierre Mertens explique et cherche tout à la fois sous quelle forme l'écrivain peut le mieux rendre compte de la vie ; la biographie ne peut tout dire mais veut néanmoins respecter la vérité ; le roman historique en rajoute mais veut rester fidèle à une trame de fond ; pourquoi ne pas opter plutôt pour le vrai roman : « Il dit le vrai quand lui-même ne le sait pas, quand il rêve tout haut » (p. 80). C'est cela que tente l'auteur dans ce récit qu'il aurait pu intituler *Notes clandestines*...

La même recherche sous-tend les pages d'un recueil de nouvelles, *Les chutes centrales* (Verdier, 1990), où les circonstances amènent chacun à plonger au fond de soi-même ; le déclencheur, c'est une rencontre avec son agent littéraire, un morceau de cuir usé dans la boîte aux lettres, l'écoute d'un vieil enregistrement, une lettre à retrouver parmi de vieux papiers, deux articles dans le journal du matin... Le narrateur constate qu'il est encore plus difficile de reconstituer la vérité de sa propre vie que d'évoquer celle des autres !

Démarche similaire dans *L'agent double* paru aux éditions Complexe en 1989. L'écrivain, qui est aussi critique littéraire, nous conduit à la rencontre d'auteurs contemporains en évoquant à la fois les œuvres et les circonstances qui les entourent, les uns pouvant éclairer les autres. ▶

Découvrir est exigeant en compagnie de Pierre Mertens, grand lecteur de textes et d'événements. Ses fictions, souvent graves, sont parsemées d'humour, la vie qu'elles évoquent n'est jamais exempte de médiocrités et de mesquineries, mais le vrai ne rejoint pas nécessairement le sublime !

Monique Grégoire

COMME UNE VALSE Dorothy Parker Julliard, 1989 ; 22,00 \$

« Je ne suis membre d'aucun parti politique. Le seul groupe auquel j'ai jamais été affiliée, c'est cette petite bande qui n'est pas spécialement courageuse et qui cache la sensibilité de son cœur et l'indigence de son esprit sous le voile démodé du sens de l'humour. » (p. 221)

Dorothy Parker (1893-1967) incarne à merveille l'esprit brillant des années 30 : l'émancipation sexuelle, le droit d'aimer mais aussi d'être infidèle ; une ferveur de vivre sertie dans un désespoir élégant. Elle avait, dit-on, un don pour que les choses tournent mal qui confinait au génie.

Une grande partie de ses nouvelles fut, à l'origine, publiées dans des revues frivoles ou mondaines : *Vogue*, *Vanity Fair*, *New Yorker*. Ses sujets de prédilection restent l'incommunicabilité, la solitude à deux des couples, la recherche désespérée de l'amour.

Dorothy Parker est une humoriste implacable au style acerbe qui dénonce l'impossibilité d'un rapport vrai entre les sexes. Ses histoires, derrière lesquelles se profilent tendresse et ironie, révèlent le pathétique et le dérisoire de la condition humaine ; les intermittences douloureuses du cœur et de l'esprit.

Que ce soit une rupture (« Le dernier thé »), une visite longtemps attendue (« La jolie permission »), les aléas quotidiens d'une jeune femme

(« Journal d'une New-yorkaise ») ou l'inconfort d'une femme durant une soirée (« La valse »), les histoires de Dorothy Parker dévoilent une sorte d'impuissance à vivre, un désenchantement. Des petites morsures. (Traduit de l'américain par Michèle Valencia).

André Girard

JUSQU'AUX PORTES DE LA VIE Robert Silverberg Laffont, 1990 ; 32,95 \$

Gilgamesh, celui qui chercha le secret de l'immortalité voici plus de cinq millénaires, est mort. Et, dans l'Au-delà, il erre inlassablement. Comme nous le ferons tous après notre mort à la première vie.

Après un hommage majestueux à Gilgamesh, d'où il avait banni toute référence au merveilleux, Silverberg reprend sa plume d'écrivain de science-fiction et nous façonne une suite, insolite puisqu'elle se passe après la mort du héros, sa fin n'étant en fait qu'une étape.

L'Au-delà qu'il décrit est des plus étranges : contrée sans limite, à la géographie saisissable, où tous les Terriens se

retrouvent après la mort. Et dans cet Au-delà, la vie est éternelle !

Au moment où le récit commence, l'Au-delà reçoit les décedés du début du XXI^e siècle. De là à nous sentir personnages du roman, il n'y a qu'un pas, magnifique, à effectuer — même si ni vous ni moi n'y ferons une apparition. Cependant, beaucoup de gens connus se succèdent sous la plume de Robert Silverberg : Hemingway, Lovecraft, Mao, Lénine, Henry VIII et ses filles, Hérodote, Picasso... tous, vous dis-je, nous y sommes tous ! Peut-on rêver fresque plus riche ?

Philip José Farmer, avec sa série du « Monde du Fleuve », s'était frotté à ce même thème d'envergure ; Silverberg fait à la fois mieux et pire. Mieux parce que l'Au-delà qu'il s'amuse à façonner pour nous appartient plus au domaine du

fantastique ou de la *fantasy*, nous épargnant de boiteuses explications physiques. Et pire, car, à la toute fin, ni le lecteur, ni Gilgamesh, ni aucun des personnages cités n'en saura plus sur le pourquoi de cette vie éternelle après la vie. **Jusqu'aux portes de la vie** demeure quand même un roman fascinant contenant quelques visions magnifiques, qui ne compensent cependant pas la frustration.

Née de l'imaginaire d'un autre écrivain, j'aurais dit qu'il s'agit d'une œuvre remarquable malgré ses défauts majeurs ; venant de la plume de Robert Silverberg, je dirai qu'il s'agit d'une œuvre mineure qui vaut le détour.

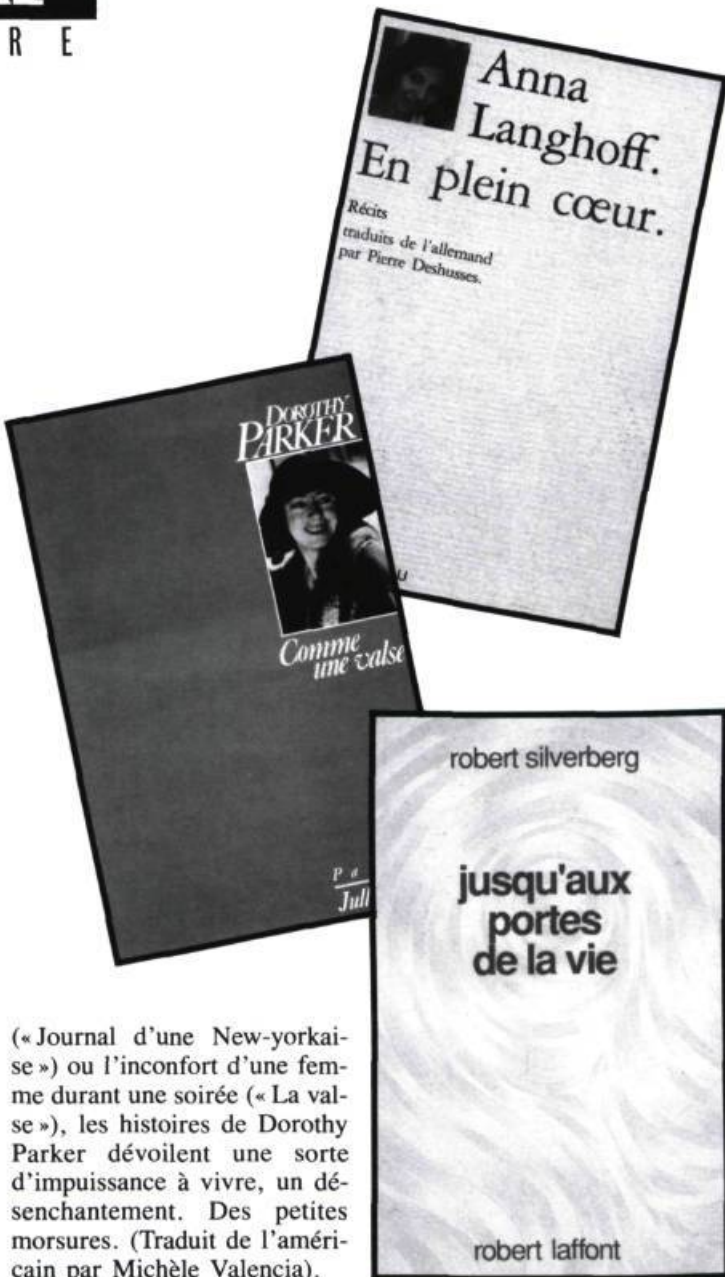
Jean Pettigrew

EN PLEIN CŒUR Anna Langhoff Maurice Nadeau, 1989 ; 22,95 \$

Anna Langhoff est née à Berlin-Est en 1965. **En plein cœur** réunit vingt textes qui témoignent avant tout des souvenirs, des images, des êtres, des rêves et des fantasmes du Berlin de derrière le Mur. Si, depuis, le symbole s'est transformé en petits blocs que le touriste avide d'anecdotes ramène chez lui et expose à la vue de tous, ce qu'il renfermait demeure présent à la mémoire de celle qui écrit : « Les murs couronnés de barbelés de cette forteresse, Lénine, ne sont que des images d'écume, il n'y a pas de limites extérieures (et si j'avais su vers où...), pour échapper aux grilles du monde j'aurais besoin d'autres pieds. » (p. 35)

L'enfance, la pression exercée par le pouvoir pour plier la génération montante à la vision (déclinante) des aînés, l'amour souvent déçu, le quotidien et sa grisaille universelle sont les thèmes récurrents de ce premier recueil. Une écriture fortement imagée ajoute à l'effet kaléidoscopique d'un ensemble où le Mur demeure omniprésent.

Le regard que porte l'auteur sur ses souvenirs, comme sur la vie et les êtres, appartient à ceux qui s'attaquent aux mensonges collectifs érigés en système, aux illusoirs promesses. Mais sans l'optimisme béat qui rendrait cette prise de conscience naïve, ou pour le



moins suspecte : « Déjà les premiers ventres des femmes s'arondissent à nouveau, la nouvelle génération qui suit s'éjecte d'elle-même. On leur enfourne les vieilles règles, seulement : la soupe est plus grasse maintenant. » (p. 62)

Certes ce premier livre pêche par moments par ce qui fait la force même des textes qui le composent (images fortement marquées, unité thématique), mais il révèle avant tout une écrivaine qui ne craint pas de prendre des risques.

Jean-Paul Beaumier

APPRENDRE À VIVRE

Sénèque

Arléa, 1990 ; 26,95 \$

En ouvrant le livre, j'ai tout de suite pensé au célèbre épisode des paroles gelées dans *Le quart livre* de Rabelais. Pourquoi ? L'âge du texte, sans doute. Les paroles de Sénèque ont été gelées dans des mots, dans des signes il y a deux mille ans ; et je peux, moi, par la magie de la lecture, les dégeler et les recevoir comme si elles venaient d'être prononcées (ou plus exactement écrites).

Je me suis ensuite demandé : Sénèque peut-il encore nous parler ? Sans aucun doute, certaines formules sont comme taillées sur mesure pour les battants que nous sommes (et que devaient être les Romains) : « personne n'est obligé de courir après la réussite » ; « rares sont les victimes de l'esclavage, bien plus nombreux les esclaves volontaires » ; « le travail n'est pas un bien en soi ». D'autres propos sont de nature à nous redonner l'heure juste sur certaines de nos pratiques : « Il faut très peu d'arpiants au taureau pour se repaître. (...) L'homme il lui faut la terre et la mer pour être enfin repu. » Paroles qui sonnent particulièrement justes en cette fin de vingtième siècle où la technologie a renversé toutes les barrières qui freinaient la convoitise des humains... avec les conséquences que l'on sait.

Cependant, il est certain que sa constante préoccupation de la mort, sa recherche quasi héroïque du détachement ont pour nous maintenant une odeur de jansénisme assez déplaisante. Cette réticence est peut-être symptomatique : nous sommes



d'une époque qui refuse la mort plus qu'aucune autre. Or Sénèque ne cesse de nous y ramener : apprendre à vivre, pour lui, c'est apprendre à mourir. Il est vrai que ces pages sont celles d'un homme désillusionné, qui sent sa vie décliner, que pourchasse la maladie, bientôt contraint à se donner la mort par ordre de l'empereur. Tout cela prédispose sans doute au stoïcisme. Mais puisque nous sommes des lecteurs du vingtième siècle, précisément, nous savons que la sagesse peut emprunter d'autres voies et avoir un autre ton : détachement peut rimer avec amusement, et le sourire du tao, pour être sourire, n'en est pas moins adressé à la souffrance et à la mort.

Les lettres de Sénèque ont été choisies par Alain Golond qui a procédé à une nouvelle traduction spécialement pour la présente édition.

Jacques Martineau

JOURNAL NOCTURNE

Ennio Flaiano

Le Promeneur, 1989 ; 29,95 \$

Ennio Flaiano, né en 1910 à Pescara et mort en 1972, reste une figure centrale de l'histoire littéraire romaine. Journaliste et romancier, critique dramatique et scénariste — on lui doit entre autres les dialogues de *La strada*, de *La dolce vita*, de *Huit et demi*, de Fellini et ceux de *La nuit* d'Antonioni — il renaît en français dans une traduction de Soula Aghion et Christian Paoloni du *Journal nocturne*.

Intellectuel de café, flâneur... vigilant, Ennio Flaiano excelle à capter les ambiances de la Rome des années 50, celles de la Via Veneto et des

studios de cinéma, durant cette période de reconstruction nationale. Conservant une distance désenchantée et narquoise, ce chroniqueur attentif et désinvolte sonde les apparences et démasque les comédies sociales.

L'impression qui se dégage de l'époque décrite est celle d'un débordement d'idées, de projets, d'œuvres à accomplir et d'affaires à lancer. Par son habileté à capter et à réinventer tous les styles et tous les genres, sans s'abandonner à aucun d'entre eux, Flaiano a su rendre les élans de vitalité culturelle des années 50. Au fil des pages, entre satire et croquis de mœurs, avec une complicité moqueuse, il fait revivre dans ce *Journal nocturne* une Rome fantasque, superficielle et incisive. Un charme acide.

André Girard

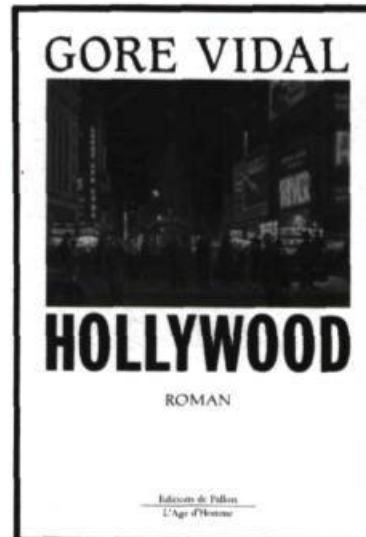
HOLLYWOOD

Gore Vidal

Fallois/L'Âge d'homme, 1990 ; 29,95 \$

États-Unis, 1923. On ne le sait pas encore, mais c'est l'entre-deux guerres. W.G. Harding, le président américain, meurt subitement après avoir été mêlé à un beau scandale financier ; au même moment Caroline Sandford, propriétaire et rédactrice en chef du *Washington Tribune*, décide de s'installer pour de bon à Hollywood. « Il n'existe pas d'autre monde aujourd'hui que celui que nous inventons », dit-elle dans une des dernières phrases du roman.

Le pays tout entier peut reprendre à son compte les propos de Caroline Sandford, l'héroïne de *Hollywood*. Comment les États-Unis en sont-ils arrivés là, à prendre l'Image et la Représentation pour du Réel ? C'est ce que raconte le dernier roman de Gore Vidal. Le récit commence en 1916, à la veille de l'entrée des États-Unis dans la Grande Guerre. À cette époque, Hollywood n'est qu'un village de la Côte Ouest qui devient en un temps record la contrée du Rêve à cause de la fascination qu'exerce immédiatement le cinéma. Les politiciens au pouvoir verront vite quel parti ils peuvent tirer de cette industrie : les réalisateurs et les acteurs soutiendront l'effort de guerre du gouverne-



ment en faisant des films de propagande en faveur des alliés.

Des luttes de pouvoir et d'influence qui naissent ainsi entre Washington, la capitale administrative, et Hollywood, la capitale mondiale de l'image et de la séduction, Vidal parvient à tracer le portrait, un portrait captivant des États-Unis à une époque où le pays amorce un virage crucial. Durant ces années se mettent effectivement en place une idéologie puissamment anti-communiste — le maccartysme d'après la Deuxième Guerre n'en constituera que l'ultime aboutissement — et une idée typiquement américaine de la démocratie, et Gore Vidal en expose les motifs avec une grande justesse. Aussi peut-on dire que de *Hollywood* le pays ressort *dédramatisé*, apparaissant comme une puissance qui s'est bâtie telle grâce à l'opportunisme et à l'égoïsme de certains de ses représentants et qui doit bien peu à leur intelligence, tandis que l'âme américaine se révèle profondément puritaine et conservatrice.

Je ne sais pas du tout comment *Hollywood* a été accueilli aux États-Unis. Mais pour comprendre leurs voisins avec plus de discernement, les Québécois auraient intérêt à lire ce roman historique qui, s'il emprunte à un genre popularisé par Jeanne Bourin, s'éloigne fort heureusement de l'ambiance Harlequin distillée par les récits de la dame. *Hollywood* est au contraire un roman solide, sans guimauve, dans lequel l'auteur se distancie de son sujet. Qui plus est, le récit ne semble pas avoir trop souffert de la traduction.

Francine Bordeleau